

Homélie pour la solennité des saints Fondateurs de Cîteaux
26 janvier 2025
Abbaye Notre-Dame des Neiges

Il y a quelque chose de particulier à célébrer les saints Fondateurs de Cîteaux dans une jeune fondation. Sans doute, l'aspect de réforme n'est pas ici premier comme il l'était au contraire au 11^e siècle. Mais il y a tout le reste : le départ d'un lieu connu et aimé vers un lieu nouveau qu'il a fallu apprivoiser, le saut dans un certain inconnu, le pari de la charité fraternelle quotidienne, sans oublier aussi les déconvenues naturelles. Un peu comme lorsque la parole du Seigneur prend une consistance que l'on aurait préféré plus imagée. Je fais allusion à ce verset du livre du Siracide : « La bénédiction du Seigneur est comme un fleuve qui déborde »¹ !

Quoi qu'il en soit, cette fête nous parle singulièrement de la foi. La foi qui a animé vos saints fondateurs est la même qui vous habite aujourd'hui. Il y a là une transmission pour laquelle il faut rendre grâce. Si la foi est un don de Dieu tout particulier – comme le sont les vertus théologiques –, elle est aussi le fruit d'une chaîne de transmission.

Dans cette chaîne il y a les valeurs monastiques de prières, de travail et de recherche de paix dans l'union à Dieu en toute chose. Voici deux jours nous entendions justement l'appel des premiers disciples : « Jésus appela à lui ceux qu'il voulait »². La petite-Thérèse commente : « Voilà bien le mystère de ma vocation, de ma vie tout entière et surtout le mystère des privilèges de Jésus sur mon âme... Il n'appelle pas ceux qui en sont dignes, mais ceux qu'il lui plaît ». Cet appel nourrit en nous un élan du cœur reconnaissant, et cet élan est à l'origine de toute réforme. Et pour cela aussi il nous faut rendre grâce !

C'est peut-être le travail manuel qui a davantage marqué la réforme cistercienne. Ce travail qui est une réponse à l'invitation divine initiale et anté-lapsaire³. On lit en effet au livre de la Genèse dans le second récit de la création (donc avant l'épisode du péché originel) « Au temps où Dieu fit la terre et le ciel, ... il n'y avait pas encore d'homme pour cultiver la terre »⁴. C'est peut-être ici que s'initie le propos monastique repris par Benoît dans sa Règle, et que la réforme cistercienne a réorienté vers une plus grande fidélité au grand bien du travail manuel. Ainsi s'accomplit mieux l'implicite demande divine et l'explicite demande de Benoît.

Il se trouve que le verbe hébreu que l'on rend par « cultiver » est le verbe *avad*, c'est à dire « servir ». Cultiver la terre est donc un service, un service rendu à la terre, et d'une certaine manière un service rendu à Dieu dans lequel l'homme est invité à poursuivre l'œuvre divine et à l'entretenir. C'est donc finalement surtout un service rendu à l'homme qui en ouvrant le livre de la création nourrit son âme de la pensée divine.

Tout cela a été transmis par un élan monastique inspiré par l'Écriture, et donc ancré dans le plan divin dès ses débuts. Ainsi des générations de moines et de moniales ont été conduits, comme dans un mouvement circulaire perpétuel, du livre des Écritures vers le

1) Sir 39, 22.

2) Mc 3, 13.

3) C'est à dire avant le péché originel.

4) Gn 2, 4b.5b.

livre de la Création dans une sorte de psalmodie presque ininterrompue, avec pour terme terrestre : la vie éternelle.

Comme je l'ai évoqué tout à l'heure, tous ont quitté quelque chose : une famille, une terre, un avenir intellectuel, un confort mondain peut-être. Bel écho aux lectures de ce jour. Vos saints fondateurs ont aussi quitté une abbaye renommée où tout allait bien, sauf peut-être la vie régulière. N'y a-t-il pas là peut-être un parallèle avec la crise monastique actuelle ? La question peut se poser. Souvenons-nous de l'épisode raconté par saint Grégoire Le Grand, dans lequel Benoît tout juste arrivé à Rome s'est rendu compte d'un fait dramatique : l'étude des lettres « était l'occasion pour beaucoup de tomber dans l'abîme des vices ». S'il ne s'agit plus aujourd'hui de l'étude des Lettres, une certaine forme de « questionisme » à tout va s'est peut-être infiltrée dans nos monastères ? Benoît réagit donc et choisit dans la force de son cœur la *squela Christi*. Tous vos fondateurs ont dû avoir cette force du cœur qui engendre la confiance en Dieu, à moins que ce ne soit la confiance en Dieu qui engendre la force du cœur peut-être ? La confiance est plus qu'une audace. Car la confiance convoque la certitude d'une force face à toute adversité. Aujourd'hui dans le monde, la confiance en Dieu n'est pas très en vogue. Chacun est plutôt encouragé à suivre sa pente, surtout lorsqu'elle descend.

Cette confiance n'est pas un sentiment éthéré comme en témoigne l'épisode du chameau et du trou d'aiguille qui laissa les apôtres médusés. Même si d'après l'araméen de l'époque, le *gamla* n'est pas un chameau mais plutôt un bout d'amarrage, l'image symbolique employée par Jésus n'en est pas rendue plus audible. Et la conclusion du Christ demeure la même : « Pour les hommes, c'est impossible, mais pas pour Dieu ; car tout est possible à Dieu »⁵. Or l'expérience montre que cette confiance en Dieu se vit nettement mieux lorsque tous y adhèrent de tout leur cœur. C'est une des grâces que véhicule la charité fraternelle qui est assurément un ferment et un ciment de vie monastique. L'évangile proclamé à l'office des vigiles le rappelait avec cette discrétion matutinale justement propre à la charité fraternelle. Sans en avoir l'air elle vient doucement murmurer au cœur de notre prochain : « tu es plus important que tout ce qui m'importe ». C'est ainsi qu'elle peut apparaître comme le *miroir de la charité* ...

Dans son tout récent livre autobiographique « Espère », le pape François écrit : « La guerre est une folie, et son objectif insensé est la destruction. Au-dessus du cimetière [militaire de Redipuglia au 100 000 tombes anonymes de soldats italiens] flottait la devise moqueuse : " Que m'importe ? " C'est la réponse de Caïn à Dieu : " Suis-je le gardien de mon frère ? " Une réponse qui ne regarde personne en face ».

En lisant ces lignes hier, je me demandais : la vie monastique humblement vécue n'est-elle pas une confiante réponse face à ces destructions et à cette indifférence fraternelle ?

Amen

5) Mc 10, 27.